

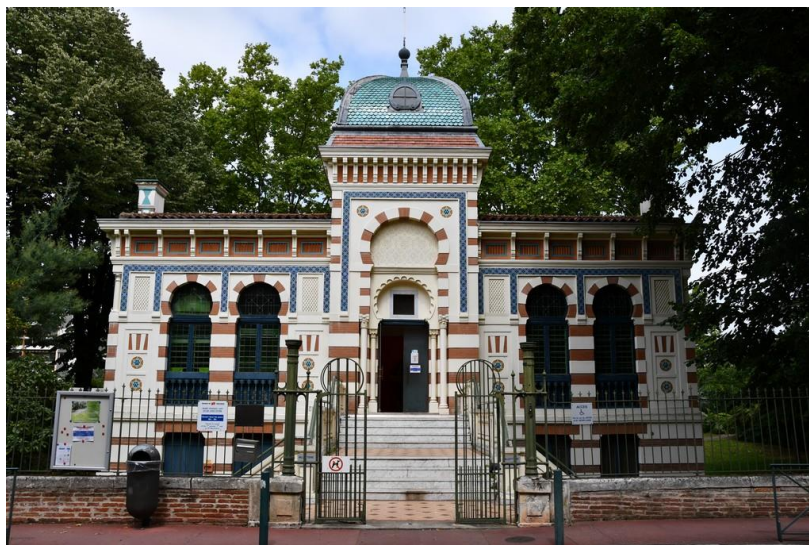
TOULOUSE (Haute-Garonne)

Musée Georges-Labit

Inscription au titre des monuments historiques des façades et toitures du musée et de la conciergerie, des trois parcelles constituant l'emprise du jardin, du mur de clôture et des quatre portails le long des rues des Martyrs de la Libération, du Japon et du boulevard Montplaisir, le 14/12/2021

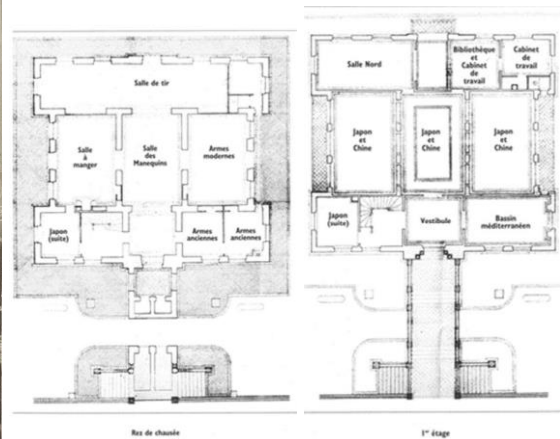
Georges Labit (1862-1899) était le fils aîné d'Antoine Labit, fondateur du premier grand magasin de Toulouse, « La Maison Universelle ». Son père, le voyant attiré par les voyages, le missionna officiellement dès 1884 pour prospecter de nouveaux produits pour son commerce. Parallèlement à sa mission commerciale, Georges Labit commença à former une collection d'objets traditionnels. Entre 1884 et 1887, il voyagea en Autriche, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Espagne, à Venise, en Europe centrale, en Tunisie, en Algérie et en Angleterre. En 1888, il intégra la Société de Géographie de Toulouse qui l'envoya en Scandinavie. L'année suivante, il effectua son premier séjour en Asie, au Japon, pour le choix d'objets destinés au rayon d'Extrême-Orient de « La Maison Universelle ». Il en rapporta de nombreuses pièces ethnographiques, avec l'idée de présenter ses collections dans un lieu dédié. Il découvrit l'Égypte et l'Afrique noire en 1890, et, après avoir voyagé en Andalousie, retourna en Algérie puis au Maroc en 1891.

Édifié dans le quartier de Montplaisir par l'architecte toulousain Jules Calbairac toulousain dont c'est la première grande commande, le musée Georges-Labit a été inauguré le 11 novembre 1893. L'édifice a été conçu à la fois comme un musée destiné à abriter les collections rapportées par Georges Labit de ses nombreux voyages et comme une demeure bourgeoise avec cuisine, salle à manger, billard et chambre. Le commanditaire et son architecte se sont autant inspirés de l'architecture mauresque de Cordoue et Grenade que de ses réinterprétations françaises dans les stations balnéaires, villes d'eaux ou expositions universelles. Le musée est conçu en deux registres, un rez-de-chaussée en contrebas et un niveau principal surélevé auquel le visiteur accède par un escalier extérieur depuis la rue des Martyrs de la Libération. Comme dans la plupart de ses réalisations, Calbairac soigne particulièrement l'animation des façades : il multiplie les décrochements, souligne les lignes horizontales par la large corniche, la frise de faïence et la bichromie des assises, et les verticales par la prédominance des travées centrales, les plaques décorées de rosaces, les souches de cheminée et la hauteur des fenêtres. Il renforce le caractère oriental en accumulant les références aux monuments islamiques : les arcs outrepassés polychromes – qu'on retrouve sur les quatre cheminées disposées aux angles de la toiture – sont inspirés de ceux de la mosquée de Cordoue, les arabesques du tympan de la porte d'entrée sont copiées sur celles de l'Alhambra de Grenade tandis que les tuiles en céramique vernissée du dôme renvoient à l'architecture timouride. La travée d'entrée adopte la même ordonnance que celle du pavillon tunisien de l'exposition universelle de 1889, principale source d'inspiration de Calbairac ; les chapiteaux en ciment moulé sont ornés de croissants et d'inscriptions arabes.



L'édifice adopte un plan centré très proche de celui du Casino Mauresque d'Arcachon : de forme presque carrée (17 mètres sur 15 mètres), il s'ordonne de façon symétrique autour d'un espace central surmonté d'une grande verrière sur lequel s'ouvre l'ensemble des pièces. Au niveau principal (1^{er} étage) se

déployaient au nord les collections européennes, à côté desquelles Georges Labit avait aménagé son cabinet de travail. Au centre de la composition, trois grandes salles largement ouvertes accueillaien les collections d'Extrême-Orient ; elles communiquaient entre elles par des arcs outrepassés dont les piliers étaient ornés de faïences de Brousse et d'inscriptions copiées de la mosquée de Kairouan. Près du vestibule, un escalier permettait de rejoindre la « Chambre arabe » dans le dôme. Le niveau de soubassement, de plan identique, abritait, de part et d'autre du pavillon d'entrée, une collection de faïences et des jeux et armes anciennes. Au centre se trouvait la « salle des mannequins », encadrée par la salle à manger, la salle d'armes et la salle de tir. La muséographie se démarquait des partis plus classiques adoptés par d'autres collectionneurs contemporains (Revilliod, Guimet, Cernuschi) : les salles, ornées de peintures, carreaux de faïences et tentures, cherchaient à dépayser le visiteur, révélant l'approche d'ethnologue plus que d'esthète de Georges Labit, « amateur d'art qui se souciera moins d'amasser des trésors que des témoignages de la vie des hommes » (Jean Penent).



Après la mort de Georges Labit en 1899, son père conserva le musée, puis le légua par testament à la ville de Toulouse en 1912. En 1933, des travaux furent entrepris, dirigés par l'architecte de la ville, Jean Montariol, et l'année suivante la ville confia la charge de directeur bénévole au docteur Albert Sallet : l'édifice ouvrit à nouveau au public le 14 avril 1935 mais beaucoup d'objets et la presque totalité des photographies avaient été perdus en raison des mauvaises conditions de conservation. Entre 1969 et 1976, les intérieurs ont été « modernisés », faisant disparaître le décor voulu par Georges Labit. Le musée a été totalement rénové entre 1994 et 1997. En complément du musée, Calbairac a construit deux chartreuses, l'une servant de conciergerie et l'autre d'atelier de photographie, ainsi qu'un pavillon en bois pour abriter la bibliothèque, dans l'axe du musée. De ces annexes ne subsiste que l'ancienne conciergerie à l'angle du canal et de la rue du Japon.

Ce musée conçu par un grand collectionneur toulousain s'inscrit dans la vogue de l'architecture orientaliste qui s'épanouit à la fin du XIX^e siècle dans les villes d'eaux et les stations balnéaires, et dont nombre d'exemples ont disparu en raison de leur fragilité ou du changement de goût.

